

LA RENAISSANCE  
AU  
GRAND LARGE

Mélanges en l'honneur de  
Frank Lestringant

sous la direction de  
Véronique FERRER, Olivier MILLET et Alexandre TARRÊTE



DROZ

© Copyright 2019 by Librairie Droz S.A., 11, rue Massot, Genève.

Ce fichier électronique est un tiré à part. Il ne peut en aucun cas être modifié.

L' (Les) auteur (s) de ce document a/ont l'autorisation d'en diffuser vingt-cinq exemplaires dans le cadre d'une utilisation personnelle ou à destination exclusive des membres (étudiants et chercheurs) de leur institution.

Il n'est pas permis de mettre ce PDF à disposition sur Internet, de le vendre ou de le diffuser sans autorisation écrite de l'éditeur.

Merci de contacter [droz@droz.org](mailto:droz@droz.org) <http://www.droz.org>

# LA TRAGÉDIE « VALOIS » ENTRE FRANCE ET ANGLETERRE. LA MISE EN SCÈNE DE L'ASSASSINAT POLITIQUE

La production tragique française des dernières décennies du XVI<sup>e</sup> siècle offre un théâtre de propagande, protestant autant que catholique<sup>1</sup>. Après le commencement des guerres de religion et jusqu'au règne d'Henri IV paraissent plusieurs tragédies illustrant cette veine : la *Tragédie du sac de Cabrières* (1566-1568 ?), d'auteur inconnu, qui relate l'extermination des Vaudois protestants du Luberon en 1545, afin d'exciter l'indignation des lecteurs contre la cruauté des chefs catholiques ; *La Tragédie de feu Gaspar de Colligni* (1575) de François de Chantelouve, tentative catholique pour justifier le massacre de la Saint-Barthélemy, accréditant l'idée d'un complot protestant mené par un perfide Coligny, incarnation même de la trahison ; la *Guisiade* (1589) de Pierre Matthieu, ligueur engagé, qui déplore le meurtre du duc de Guise et veut dénoncer l'infamie d'Henri III, roi peu chrétien et tyran déloyal ; *Le Guysien, ou Perfidie tyrannique commise par Henry de Valois* (1592) de Simon Bélyard, pièce écrite à la mémoire et à la louange de « ces grands Guysards ennemys d'Heresie », la seule qui fut représentée parmi ces œuvres de propagande ; enfin,

---

<sup>1</sup> Voir Charles Mazouer, *Le Théâtre français de la Renaissance*, Paris, Champion, 2013, p. 225-242 ; Jacques Chocheyras, « La tragédie politique d'actualité sous les règnes d'Henri III et d'Henri IV », dans *Études sur Étienne Dolet, le théâtre au XVI<sup>e</sup> siècle, le Forez, le Lyonnais et l'histoire du livre publiés à la mémoire de Claude Longeon*, sous la direction de Gabriel-André Pérouse, Genève, Droz, 1993, p. 161-173 ; Olivier Millet, « L'assassinat politique sur la scène au temps des guerres de religion : trois pièces d'actualité », *Vives Lettres*, n° 4 (1998), p. 7-44 ; Michele Mastroianni, « *Il tragediografo come autore "politico" nel Rinascimento francese* », dans *El autor en el Siglo de Oro. Su estatutus intelectual y social*, « Coloquio internacional y interdisciplinar, Vercelli (1-4 dicembre 2010) », actas publicadas por Manfred Tietz y Marcella Trambaioli, en colaboración con Gero Arnscheidt, Vigo, Editorial Academia del Hispanismo, 2011, p. 275-289 ; Dario Cecchetti, « *La tragédie sainte rinascimentale come specchio della storia presente* », dans *Religion et littérature à la Renaissance. Mélanges en l'honneur de Franco Giacone*, par François Roudaut, Paris, Éditions Classiques Garnier, 2012, p. 621-642. Voir aussi Michele Mastroianni, « La théâtralisation de l'histoire contemporaine dans la tragédie française à la Renaissance. La *Guisiade* de Pierre Matthieu », dans *Le texte en scène. Littérature et théâtralisation à la Renaissance*, éd. Concetta Cavallini et Philippe Desan, Paris, Classiques Garnier, 2016, p. 173-189 ; *Rappresentare la storia. Letteratura e attualità nella Francia e nell'Europa del XVI secolo*, « Atti del Convegno Internazionale di Perugia (29-30 maggio 2014) », a cura di Mariangela Miotti, Passignano, Aguaplano, 2017.

au début du siècle suivant, *Le Triomphe de la Ligue* (1607) de Richard-Jean de Nérée, un pasteur réformé exilé aux Pays-Bas, qui, à vingt ans de distance de la victoire remportée à Coutras par Henri de Navarre et les protestants prend encore parti contre la Ligue, les Guise et les jésuites.

Cette floraison de pièces inspirées de l'actualité tire son efficacité dramatique d'une suite d'épisodes d'une violence inouïe : la Saint-Barthélemy (1572), des massacres de populations entières, l'assassinat d'Henri et de Louis de Guise (1588) et d'Henri III (1589), sans compter les tentatives de régicide durant le règne d'Henri IV. D'ailleurs, il s'agit d'une atmosphère politique caractérisée par une sorte d'idéologie du massacre qui trouve une interprétation dramatique dans l'ensemble du théâtre tragique de la seconde moitié du XVI<sup>e</sup> siècle.

C'est un phénomène qui dépasse les frontières. Pour ce qui concerne l'histoire politique et religieuse française, nous avons un exemple du retentissement immédiat que les événements des guerres de religion eurent en Europe (à partir de la Saint-Barthélemy jusqu'à l'assassinat d'Henri III) dans une pièce de Christopher Marlowe, *The Massacre at Paris*<sup>2</sup>, composée probablement en 1592, et représentée en janvier 1593. C'est un texte qu'on croit lacunaire (les 1263 vers qui nous sont parvenus correspondent environ à la moitié d'une pièce traditionnelle) et qui pose des problèmes philologiques : il n'est pas divisé en actes et nous offre, en vingt-cinq scènes, une chronique fragmentaire de l'affrontement entre les Guise et la couronne de France (Charles IX et Henri III)<sup>3</sup>.

Les douze premières scènes concernent la Saint-Barthélemy (le *Massacre* parisien du titre) et quelques événements qui l'accompagnent (par exemple le meurtre de la reine Jeanne de Navarre, mère du futur Henri IV, par le moyen de gants empoisonnés qui lui sont envoyés par le duc de Guise). De la treizième à la vingt-et-unième scène, on raconte une série de faits échelonnés entre l'ascension au trône d'Henri III (1574) et le pacte que celui-ci établit à Tours avec Henri de Navarre. Dans cette section, outre les événements politiques, on a des épisodes romanesques, tels que l'intrigue amoureuse entre la duchesse de Guise et Mugeroun (Maugiron), l'un des mignons d'Henri III, et la vengeance

<sup>2</sup> Voir *The Massacre at Paris : With the Death of the Duke of Guise. As it was plaide by the right honourable the Lord high Admirall his Seruants. Written by Christopher Marlowe*, London, Edward White, s. d. Nous lisons la tragédie de Marlowe dans l'édition suivante : *The Plays of Christopher Marlowe*, London, Oxford University Press, « The World's Classics », 1963 (1939<sup>1</sup>).

<sup>3</sup> L'histoire française de l'époque des Valois, surtout de la période entre la Saint-Barthélemy et l'assassinat d'Henri III, est une source d'événements pour la littérature anglaise élisabéthaine (et Stuart). Nous pouvons encore citer, pour l'histoire de la cour d'Henri III, une tragédie mise en scène en 1604 (publiée en 1607) de George Chapman (*Bussy d'Ambois*, dans *Five Stuart Tragedies*, edited by Archibald Kennedy McIlwraith, London, Oxford University Press, 1953, p. 1-97).

du duc sur ce dernier. La partie finale, de la vingt-deuxième à la vingt-cinquième scène, rassemble les faits de l'année terrible – l'assassinat des Guise et le régicide – dont il donne une interprétation anti-ligueuse, attribuant à Charles de Mayenne, frère du duc de Guise et chef de la Ligue après 1589 (Dumaine, dans la pièce de Marlowe), l'organisation du meurtre d'Henri III.

Cette tuerie multiple, qui s'étale pendant une année entière, devient un point de repère pour la réflexion historique et politique et pour l'imaginaire littéraire, encore plus que la Saint-Barthélemy, ainsi que le démontre une prolifération de textes français, tels que les tragédies de Matthieu et Bélyard ou les pamphlets politiques. En effet, dès l'annonce de l'assassinat des Guise, les pamphlets contre le roi sont diffusés en grand nombre à Paris, réimprimés à Lyon et à Troyes (comme Paris, villes dominées par la Ligue). Seulement dans le premier semestre de 1589, on compte plus de deux cents feuilles et libelles publiés à Paris. On attaque Henri III en tant que tyran et on l'accuse d'hypocrisie, de cruauté, de perversion, de sorcellerie et d'hérésie. Après le meurtre du roi, les attaques continuent. Les ligueurs catholiques prennent la relève des monarchomaques protestants dans la justification du régicide.

L'un des thèmes qui est constamment développé, à côté du thème du pouvoir tyrannique, est celui du machiavélisme. La prise de position contre les doctrines politiques de Machiavel – ou, pour mieux dire, la représentation presque caricaturale qu'on fait de l'auteur du *Prince* dans l'Europe de la Réforme et de la Contre-réforme – devient non seulement une expression de l'anti-italianisme répandu, mais aussi une véritable arme polémique aussi bien pour les réformés, qui accusent leurs adversaires de machiavélisme – c'est-à-dire de duplicité, de fausseté, d'hypocrisie et, sur le plan politique, de conception tyrannique – que pour les catholiques, qui retournent la même accusation contre les souverains protestants (telle Élisabeth d'Angleterre) ou contre des souverains catholiques (tels Henri III ou Henri IV). Ces derniers sont en effet considérés comme des opportunistes et des défenseurs trop flexibles de la foi, étant partisans d'un compromis qui fait passer l'intérêt politique au-dessus des croyances religieuses.

La propagande anti-Valois, qui touche son point culminant au moment de l'assassinat des Guise et, ensuite, du régicide, frappe profondément l'opinion publique européenne. Un témoignage en est le retentissement dans la littérature anglaise des événements sanglants de France : retentissement qui assume les traits de la polémique religieuse – dans ce cas antipapiste, plutôt qu'antiprotestante – que nous reconnaissons déjà dans le théâtre français d'actualité politique. *The Massacre at Paris* de Marlowe nous offre un exemple significatif, puisqu'il reprend des épisodes, des personnages et des thématiques qu'on retrouve dans la tragédie de Matthieu (plus tard dans celle de Bélyard) comme dans les traités ligueurs et protestants. À ce propos, il est intéressant de remarquer que dans le *Massacre* de Marlowe nous avons, outre une série d'épisodes

tirés des chroniques des guerres de religion, une description de faits et une représentation de certains personnages, calquées sur la pièce de Matthieu et sur l'*Histoire de Gaverston* (un pamphlet « anti-mignons » selon toute probabilité du ligueur Boucher) ou encore sur l'anonyme *Vie et faits notables de Henry de Valois*. Il s'agit de textes de l'année 1589 qui vont jouir d'une grande diffusion, jusqu'à la défaite de la Ligue, même parmi les adversaires des ligueurs et des catholiques (c'est le cas de l'Angleterre élisabéthaine). Pour ce qui concerne le pamphlet « anti-mignons » sur Gaveston, il pourrait avoir inspiré à Marlowe l'un de ses chefs-d'œuvre, *Edward the Second* (1592), pièce presque contemporaine du *Massacre*. Ce pourrait être le résultat de la grande diffusion du libelle, lié, de plus, à cette propagande anti-Valois qui fournit des suggestions aux tragédies anglaises de cette époque, même si les perspectives de la propagande élisabéthaine sont très différentes. En effet, dans le *Massacre* de Marlowe nous avons un personnage, Epernoun (d'Épernon), l'« archimignon » d'Henri III, le même qui dans le pamphlet de Jean Boucher se cache sous les traits de Gaveston, favori du roi Édouard II d'Angleterre. De cette façon, se produit un véritable court-circuit entre des textes différents par leur sujet et leur destination, dans un jeu intertextuel qui concerne des pays et des milieux idéologiquement éloignés, sinon adverses.

Par exemple, dans le pamphlet de Boucher, nous trouvons un thème fondamental, repris (ou de toute façon exprimé avec force) dans la *Guisiade* de Matthieu<sup>4</sup>, c'est-à-dire l'accusation de machiavélisme portée contre Édouard II d'Angleterre, qui « symbolise entièrement » le roi de France Henri III :

Quand je contemple les faits et dictz de ce miserable Roy, il semble qu'il ayt practiqué toutes les reigles pernicieuses de ce perdu Machiavel, ou bien que Machiavel ait pris sa vie pour exemple et patron des autres meschans Roys, et d'où il a puisé ses reigles : comme est celle qui dit, qu'il suffit à un Roy faire semblant d'homme de bien, ores qu'il ne le soit, d'estre plus craint que aymé, d'entretenir divisions entre ses subjects, de ne craindre à se parjurer, de ne garder sa foy, d'appauvrir ses subjects pour les tenir en bride, de faire une multitude d'Officiers, et plusieurs autres semblables<sup>5</sup>.

C'est l'accusation qui dans la *Guisiade* est portée contre Henri III par la Reine Mère (Catherine de Médicis, elle aussi personnage devenu mythique dans la littérature européenne, comme modèle d'astuce et de fourberie politique), qui fait ce reproche à son fils : « [...] ny le Calvinien, ny le Lutherien, /

<sup>4</sup> Nous lisons la *Guisiade* dans Pierre Matthieu, *Théâtre complet*, édition critique par Louis Lobbes, Paris, Champion, 2007, p. 684-773.

<sup>5</sup> Voir *Histoire tragique et memorable, de Pierre de Gaverston Gentil homme Gascon jadis le mignon d'Edoüard 2. Roy d'Angleterre, tirée des Chroniques de Thomas Walsingham, et tournée de Latin en François. Dediée à Monseigneur le Duc d'Esperron*, s.l., 1588, p. 50.

le Machiaveliste, et l'homme de fortune, / ne trouveroit en vous tant de grace opportune » (*Guiseide*, II, 1, 378-380). Par ailleurs, la même accusation est formulée par l'auteur de la tragédie française dans l'un des *Arguments* qui précèdent chaque scène de la pièce.

Ce thème du machiavélisme devient un motif obsédant dans la réflexion politique – et dans la production littéraire – entre 1588 (assassinat des Guise) et 1593 (conversion d'Henri IV). Déjà pendant les décennies précédentes, à partir surtout de la Saint-Barthélemy, les juristes et théologiens réformés avaient combattu les prétendues doctrines de Machiavel. C'était le cas de l'ouvrage majeur d'Innocent Gentillet, *Discours sur les moyens de bien gouverner et maintenir en bonne paix un royaume ou autre principauté. Contre Nicolas Machiavel, Florentin* (1576), connu sous le titre d'*Anti-Machiavel*, qui condamnait les idées du penseur toscan, accusé de vouloir introduire dans les gouvernements l'impiété et l'immoralité, et attaquait les Italiens de l'entourage de Catherine de Médicis, soupçonnés d'être les propagandistes du *Prince*. Mais ce sont les cinq ans tragiques qu'on vient d'évoquer, avec le souvenir inquiétant de l'assassinat des Guise et du régicide, qui contribuent à la création d'un climat littéraire où la référence à l'anti-machiavélisme s'allie à la représentation d'une histoire sanglante.

Revenons à l'Angleterre. Peu après l'assassinat des Guise, en 1589, *The Jew of Malta* de Marlowe met en scène, dans le prologue, l'ombre de Machiavel qui déclare être passé en Angleterre après le meurtre du duc de Guise (« *now the Guise is dead* » : *Prologue*, v. 3<sup>6</sup>), considéré comme le prototype du politique ambitieux et astucieux (donc de l'homme machiavélien), dans l'intention de « présenter la tragédie » d'un autre personnage maléfique, un Juif, qui se réjouit de l'argent gagné par des méthodes dignes du perfide Florentin (« [...] *to present the tragedy of a Jew, / who smiles to see how full his bags are cramm'd ; / which money was not got without my means* » : *Prologue*, v. 30-32, c'est nous qui soulignons). Se reconnaissant odieux à certains, Machiavel se vante de mépriser la haine des gens, qui néanmoins profitent, sans l'avouer, de ses enseignements, jusqu'à obtenir la couronne papale (il s'agit évidemment, dans ce cas, d'un anti-machiavélisme anticatholique). D'ailleurs, toujours dans les mêmes années, Shakespeare abordant le genre du *chronicle play*, la tragédie historique, dessine dans la deuxième et troisième partie d'*Henry VI* (datation supposée pour la première rédaction : 1588-1592<sup>7</sup>) un personnage, le duc de Gloucester (futur Richard III), proposant un programme politique qu'il déclare concurrentiel par rapport aux programmes conseillés par Machiavel aux hommes d'état :

<sup>6</sup> On cite *The Jew of Malta* à partir de *The Plays of Christopher Marlowe*, éd. cit.

<sup>7</sup> Pour cette datation, voir Giorgio Melchiori, *Shakespeare. Genesi e struttura delle opere*, Roma-Bari, Laterza, 1994, p. 66-70.

*I can add colours to the chameleon,  
Change shapes with Proteus for advantages,  
And set the murd'rous Machiavel to school.* (*Henry VI, Pt. 3, III, 2, 191-193*)<sup>8</sup>.

Richard de Gloucester est le « vilain » traditionnel de la tragédie, personnage monstrueux dans le goût sénéquien. Ce qui nous frappe, c'est l'identification du méchant avec Machiavel : un Machiavel choisi comme terme de comparaison, que le héros négatif, expression du mal absolu, se propose de dépasser en méchanceté, au point « de renvoyer à l'école ce Machiavel assassin » (« *set the murd'rous Machiavel to school* »).

Le mythe – véhiculé par la propagande anticatholique (antipapiste, en particulier) et par la production littéraire (surtout par les contes et les nouvelles, sources primaires de Shakespeare) – d'une Italie corrompue, patrie du crime et de l'impiété, de la fausseté et de l'hypocrisie, se reconnaît dans cette évocation de Machiavel, qui, en Angleterre comme en Europe, a acquis la réputation de philosophe antichrétien et *atheist*. Néanmoins, cette identification de Machiavel avec l'idée même de méchanceté politique, identification que nous retrouvons dans une pièce composée dans les années 1588-1592, trouve des correspondances incontestables dans des textes français – pamphlets et pièces théâtrales – de cette même période où le climat littéraire, comme nous venons de le souligner, est profondément marqué par la situation politique et religieuse. Au point qu'on peut à bon droit affirmer une indéniable influence de l'histoire française contemporaine sur la littérature élisabéthaine de ces années.

Dans les années quatre-vingt en Angleterre s'était développé un intérêt très fort pour les affaires françaises. C'est la décennie où se trament, dit-on, des complots catholiques contre Élisabeth (jusqu'en 1587 à la faveur de Marie Stuart) fomentés par l'Espagne et par la prédication de missionnaires (en particulier jésuites) formés dans les séminaires de Reims et de Douai, avec l'encouragement du parti des catholiques français intransigeants. Ainsi, se propage en Angleterre la peur d'une alliance entre les catholiques anglais (l'effet de l'excommunication papale infligée à Élisabeth en 1570 est désastreux), Philippe II et les Guise, ligueurs outranciers.

D'autre part, si l'attitude « politique » d'Henri III fait scandale en France chez les intransigeants de la Ligue, le dernier Valois est considéré outre-Manche, parce qu'il est favorable à la pacification entre catholiques et protestants, comme un possible allié de l'Angleterre contre l'Espagne. Au point que dans la littérature anglaise se forme presque un mythe, qui a bien l'air d'être fabriqué parallèlement au mythe ligueur des saints princes martyrs, les Guise

<sup>8</sup> Voir *The Complete Works of William Shakespeare*, éd. William James Craig, London, Oxford University Press, 1962 (1905), p. 580-581.

assassinés, tel qu'il est proposé dans la *Guisiade* et dans les pamphlets anti-huguenots et anti-Valois. Il faut d'ailleurs rappeler qu'en 1584 avait été publié à Londres le chef-d'œuvre de Giordano Bruno, *Spaccio della bestia trionfante*, où, dans le cadre d'un discours pacifiste qui prône la tolérance, le « très-chrétien » Henri III est présenté comme le prototype d'un roi saint, qui aime la paix et la tranquillité de son peuple. On sait que Bruno trouva en Angleterre des lecteurs attentifs, même parmi les auteurs de théâtre, dont Marlowe serait l'exemple le plus frappant pour ce qui concerne l'accueil des idées cosmologiques et éthiques du philosophe italien. Cela dit, la reconstruction des événements historiques de ces années terribles semble suivre de près non seulement les chroniques mais aussi l'imaginaire et le langage des textes littéraires français (c'est le cas de la *Guisiade* de Matthieu qui pourrait avoir influencé, au moins en partie, le *Massacre* de Marlowe). Ce qui explique une contradiction apparente dans la façon de dessiner les personnages : en premier lieu Henri III et Henri de Guise. La propagande ligueuse « diabolise » le profil du roi qui cherche l'apaisement avec les hérétiques, se révélant ainsi hérétique lui-même. L'accusation de machiavélisme (et « athéisme »)<sup>9</sup> entre dans cette perspective. Mais c'est surtout la description des mœurs déplorables du roi qui revêt un caractère en même temps dramatique et théâtral, capable d'impressionner l'opinion publique. Cette description, centrée sur la question des mignons, devient une référence courante dans les chroniques, dans les journaux, dans les pamphlets et dans les pièces théâtrales « historiques » inspirées des guerres de religion. Par contre, dans la production ligueuse, on assiste à une sanctification des princes assassinés<sup>10</sup>, qui correspond d'ailleurs à une sacralisation par le peuple qui célèbre les Guise comme des martyrs.

Nous avons donc, dans les textes français et dans les textes anglais, une approche différente des mêmes événements et personnages : en France, on représente en négatif Henri III et en positif les Guise, en Angleterre les sympathies vont plutôt au roi Valois, tandis que les Guise sont condamnés en tant qu'instigateurs d'une politique antiprotestante, nécessairement hostile à l'Angleterre antipapiste. Par exemple, nous pouvons confronter deux passages – l'un de la *Guisiade*, l'autre du *Massacre* de Marlowe – d'où apparaît clairement cette perspective opposée, pour ce qui concerne l'évaluation du rôle des *Guisiens* et la représentation morale et politique du duc assassiné :

<sup>9</sup> Voir *L'Atheisme du Roy Henry de Valoys : Où il est monstré le vray but de ses dissimulations et cruautéz*, Paris, chez Pierre des Hayes, 1589.

<sup>10</sup> Voir, parmi les nombreux pamphlets, *Le Martyre des Deux Freres*, s.l., 1589 [Arsenal : 8° H. 6431 (2) et 8° H. 6431 (3)].

<i>Guisiade</i> , II, 1, 305-322.	<i>The Massacre at Paris</i> , 1017-1028.
<p>LA ROINE MERE.          Vous n'avez plus de nom, de sceptre, ny d'Église,          Ny de religion, sans la maison de Guise,          Sans ces nobles Heros, qui vous ont conservé,          Qui vous ont defendu, et qui ont relevé          Vostre Estat chancellant, qui aux coups plus sanglants          Ont toujours apparu et constans et vaillants.          Le schisme à cent gousiers, et l'estrange manie,          Qui print les cueurs François sortant de Germanie,          Ceinte de ces menteurs, et de ces arrogans,          Voleurs de nostre Foy, de nos ames brigans,          Alloit desja sappant les fondemens de France,          Si ces bons Guisiens n'eussent fait resistance.          Deux freres genereux, un Pollux, un Castor,          Un bon Prelat, un Duc, un Nestor, un Hector :          François avec le droict, la valeur, et les armes :          Charles par le conseil, sa priere, et ses larmes,          Tous deux pleins de l'amour de la Religion,          Furent deux forts rampars de vostre region.</p>	<p>SECOND MURDERER.          Then pray to God, and ask forgiveness of the king.          DUKE OF GUISE.          Trouble me not, I ne'er offended him,          Nor will I ask forgiveness of the king.          Oh, that I have not power to stay my life,          Nor immortality to be reveng'd !          To die by peasants, what a grief is this !          Ah, Sixtus, be reveng'd upon the king ;          Philip and Parma, I am slain for you :          Pope, excommunicate, Philip, depose          The wicked branch of curs'd Valois his line.  <i>Vive la messe !</i> perish Huguenots !          Thus Cæsar did go forth, and thus he died.</p>

Il s'agit, il est vrai, de contextes différents. Matthieu fait prononcer par Catherine de Médicis un éloge des *bons Guisiens*, loués comme *forts rampars* de la religion et du royaume, tandis que Marlowe se limite à « décrire » la mort du duc de Guise. Mais cette description dessine un profil d'Henri de Guise tel que les Anglais et les protestants se le représentaient. En effet, outre son expression d'arrogance hautaine (« *To die by peasants, what a grief is this !* [Périr de la main de rustres paysans, quelle souffrance !] ») et son identification orgueilleuse à César (« *Thus Cæsar did go forth, and thus he died* [Ainsi César ne recula pas, ainsi il mourut] »), on trouve la mention aux alliés des Guise et aux ligueurs (le pape, le roi d'Espagne et le commandant en chef de l'armée espagnole aux Pays-Bas, prête à l'invasion de l'Angleterre), tandis qu'on représente la foi des catholiques intransigeants par l'évocation de la Messe, le point le plus controversé dans les débats interconfessionnels, et par une expression de haine farouche envers les protestants (« *Vive la messe ! perish Huguenots !* »).

La représentation d'Henri III par la propagande des ligueurs insiste sur la débauche du roi. Dans la pièce de Matthieu, Catherine de Médicis reproche à son fils de « nager dans les flots de ses voluptez », tout en instituant une comparaison entre « ce brave duc » de Guise, qui combat pour la défense de la couronne, et le souverain, proie de mignons qui complotent contre Dieu et le roi « pour plaire à l'heretique ». Dans la perspective politique anglaise, Marlowe est favorable à Henri III. Néanmoins, bien qu'il le fasse pour caractériser d'une façon négative le duc de Guise, dans le *Massacre* il transpose dans la bouche de ce dernier les accusations que la reine mère portait contre le roi dans la *Guisiade* :

<i>Guisiade</i> , II, 1, 332-348.	<i>The Massacre at Paris</i> , 987-993.
<p>LA ROINE MERE.            Et vous voulez ravir de Guise le merite.            Lors que ce brave Duc en vostre lieu combat,            Que le peuple fremit au tabourin qui bat,            Que la peur et l'effroy toute la France estonne,            Qu'il semble que le ciel dessus son dos canonne,            Le fer, le feu, le sang, que tout est irrité,            Vous nagez dans les flots de vostre volupté,            Avecques ces mignons, ces gourmandes harpies,            Qui des meilleurs morceaux ont les griffes remplies,            Dont le glout estomac du peuple prend le pain,            Et tant plus ils sont saouls, tant plus meurent de faim,            Esponges de la Cour, vos plaisantes delices,            Polypes inconstans, graduez en tous vices.            Comme un Ours qui permet se mener par le né,            Vous estes abusé par ce diable incarné.            Ce traistre d'Esperton, qui perfide pratique            Contre Dieu, contre vous, pour plaïre à l'heretique.</p>	<p>DUKE OF GUISE.  <i>Now sues the king for favour to the Guise,</i>  <i>And all his minions stoop when I command :</i>  <i>Why, this 'is to have an army in the field.</i>  <i>Now by the holy sacrament I swear,</i>  <i>As ancient Romans over their captive lords,</i>  <i>So will I triumph over this wanton king,</i>  <i>And he shall follow my proud chariot's wheels</i><sup>11</sup>.</p>

Sans doute le comportement moral d'Henri III fait scandale aussi en Angleterre. Et même si la condamnation de sa conduite est confiée à l'ennemi papiste, le duc de Guise, l'exhibition de mépris envers *all his minions* et, surtout, la définition d'Henri III comme *wanton king*, « roi licencieux et dépravé », correspond à un imaginaire courant dans la tragédie élisabéthaine : en particulier cet adjectif *wanton*, qui de préférence en anglais se rapporte aux femmes, souligne le caractère efféminé qui appartient à la légende noire du dernier Valois. Dans le *Massacre*, Catherine de Médicis avait déjà stigmatisé comme faiblesse politique la complaisance de son fils envers ses mignons (« *His mind, you see, runs on his minions* [Son esprit, vous le voyez, cours après ses mignons] », v. 640). Elle déclarait vouloir en profiter pour mieux établir son pouvoir (« *Thy brother Guise and we may now provide / to plant ourselves with such authority / as not a man may live without our leaves* [Ton frère Guise et moi, nous pourrions maintenant veiller à établir notre autorité, de façon que personne ne puisse pas vivre sans notre permission] », v. 642-644).

Lorsque Pierre Chevallier a sous-titré sa biographie d'Henri III *Un roi shakespearien*, il a fort bien caractérisé la personnalité du biographié, mais son évocation de Shakespeare et de la tragédie élisabéthaine pourrait nous rappeler aussi que certaines situations, mises sur scène dans le théâtre anglais de la fin du XVI<sup>e</sup> siècle, s'inspirent d'une actualité qui est surtout l'actualité française des derniers Valois. C'est une véritable légende noire qui semble trouver en Angleterre des correspondances, d'un côté avec ces histoires tragiques qui sont traduites et jouissent d'une diffusion outre-Manche, de l'autre côté avec la

<sup>11</sup> C'est nous qui soulignons.

chronique anglaise médiévale (en particulier la chronique des guerres de Cent Ans et des Deux Roses). On vient de citer Marlowe et Shakespeare à propos des références au machiavélisme : il s'agit d'un thème qu'on retrouve parallèlement dans des textes français tels que la *Guisiade*. Mais l'intrigue de la *Guisiade* offre d'autres ressemblances avec maintes tragédies élisabéthaines. Pour ce qui concerne Shakespeare, nous pouvons nous référer encore à *Henry VI* (la deuxième partie et la troisième), dont le but « politique » est la représentation des dégâts provoqués par les luttes intestines et les guerres civiles : thématique, celle-ci, obsédante dans la conscience publique anglaise des deux dernières décennies du XVI<sup>e</sup> siècle. L'histoire racontée par Shakespeare est (ainsi que l'indique le titre) celle du *Conflit parmi les deux illustres maisons de Lancaster et York, avec la fin tragique du bon duc Humphrey, de Richard duc de York et du roi Henri VI* (*The Whole Contention between the two Famous Houses, Lancaster and Yorke. With the Tragical ends of the good Duke Humfrey, Richard Duke of Yorke, and King Henrie the sixth*). L'action de la pièce se fonde sur l'opposition des membres princiers de deux lignées royales. L'affrontement principal est entre Henri VI, un roi bon, mais faible, souffrant du mal du monde, voué au martyre, et Richard de Gloucester, son meurtrier, le méchant criminel qu'on a déjà évoqué. Ce contraste de personnages qui appartiennent à des maisons royales trouve sans doute sa source dans la chronique des Valois, diffusée en Angleterre à la suite des rapports entretenus par les deux cours en vue d'un éventuel mariage de la reine Élisabeth avec le duc d'Anjou, frère d'Henri III, et, surtout, dans le but de renforcer une alliance anti-espagnole. Nous devons tout de même rappeler que le règne d'Henri III subit, en France d'abord, une double mythification, positive et négative. Car, d'une part, la cour des Valois, en particulier celle du dernier souverain, est célébrée comme un lieu d'exceptionnel raffinement. D'autre part, lorsque les intransigeants catholiques se déchaînent contre Henri III et le parti des « politiques », dans toute la production ligueuse se constitue progressivement le mythe négatif de la cour des Valois comme lieu où règnent le vice et la corruption. Le fait que les Anglais regardent favorablement Henri III comme un allié contre l'Espagne, le fait aussi qu'ils considèrent son assassinat comme le résultat déplorable du fanatisme ultracatholique ne modifient pas, ou qu'en partie, l'image fabriquée par les pamphlétaires ligueurs. Cette image assume la connotation d'un stéréotype littéraire comparable aux tableaux dessinés par les grands historiens classiques tels que Tacite ou Suétone, avec lesquels la représentation vulgarisée de la cour des Valois a beaucoup de ressemblances. Il s'agit, par ailleurs, d'un tableau qui se prête fort bien à la théâtralisation littéraire en vertu de ses contrastes violents.

En effet, si nous confrontons deux passages de la *Guisiade* et du *Massacre*, construits autour du thème de l'assassinat des Guise, nous sommes en présence de deux perspectives politiques différentes, même si une certaine typologie « Valois » passe d'un texte à l'autre, mettant en évidence un indéniable jeu d'intertextualité :

<i>Guisiade</i> , IV, 1, 1573-1580, 1595-1598 et 1631-1634 ; IV, 3, 1915-1916, 1937-1948 et 1991-1994.	<i>The Massacre at Paris</i> , 1035-1053 et 1078-1093.
<p>LE N.N. De tuer les mignons vos creatures cheres ? Qui portent avec vous l'ennuy de vos miseres ? Ha ! un subject ne doit poussé d'ambition Mesurer à son pois du Roy l'affection. Il ne faut que le peuple opiniastre donne Arrest sur le plaisir, où le Roy s'abandonne. Un Roy qui veut regner sans avoir compagnons, Doit abbaissier les grands, et choisir des Mignons. [...] Hé Dieu ! que n'avez vous un grand camp d'Espérons Contre tous ces Guisards, qui font les compagnons, Qui vous veulent ravir ceste belle puissance, Qui les trois fleurs de lis honnore en vostre France. [...] Vous estes donc content qu'un Ligueur insolent, Un Prince carnassier, un homme turbulent, Ravisse les fleurons du Royal heritage ? Qu'il commande à bagueette, et vous mette en servage ? [...]</p>	<p><i>KING HENRY.</i> [...] <i>Surcharg'd with guilt of thousand massacres, Monsieur of Lorraine, sink away to hell ! And in remembrance of those bloody broils, To which thou didst allure me, being alive, And here in presence of you all I swear, I ne'er was king of France until this hour. This is the traitor that had spent my gold In making foreign wars ad civil broils. Did he not draw a sort of English priests From Douay to the seminary at Rheims, To hatch forth treason gainst their natural queen ? Did he not cause the King of Spain's huge fleet To threaten England, and to menace me ? Did he not injure Monsieur that's deceas'd ? Hath he not made me in the Pope's defence To spend the treasure, that should strength my land, In civil broils between Navarre and me ? Tush, to be short, he meant to make me monk, Or else to murder me, and so be king. [...]</i></p>
<p>LE ROY. Quittant le naturel de ma naïfve douceur, Il faut estre cruel si je veux estre seur. [...] Ah ! Henry trop piteux ! Prince trop debonnaire, Si tu avois un cueur d'acier et sanguinaire, Tu regnerois tout seul, et un complot mutin Ne te feroit lever en sursaut le matin : Tu n'aurois pas le tainct si blanc, si mol, si pâle, Si ton peuple honnoroit ta Majesté Royale. Il faut sortir de page : il est temps maintenant Massacrer ce Ligueur, tous les jours forcenant : Il faut couper chemin à l'audace effrene De ce Prince, qui a son ame empoisonnee D'un air ambitieux, avant que son pouvoir Corrompe des François l'humeur et le devoir. [...] S'il vit plus, il prendra le droit de mon Empire : Il le faut donc tuer : je ne puis avoir pire. Aussi tost qu'il viendra, jetez vous tous sur luy, Soyez prests, il ne faut qu'il eschappe aujourd'huy.</p>	<p><i>Mother, how like you this device of mine ? I slew the Guise, because I would be king.</i></p> <p><i>QUEEN MOTHER CATHERINE.</i> <i>King ! why, so thou wert before :</i> <i>Pray God thou be a king now this is done !</i></p> <p><i>HENRY.</i> <i>Nay, he was king, and countermanded me :</i> <i>But now I will be king, and rule myself, And make the Guisians stoop that are alive.</i></p> <p><i>CATHERINE.</i> <i>I cannot speak for grief. – When thou wast born, I would that I had murdered thee, my son ! My son ? thou art a changeling, not my son :</i> <i>I curse thee, and exclaim thee miscreant, Traitor to God and to the realm of France.</i></p> <p><i>HENRY.</i> <i>Cry out, exclaim, howl till thy throat be hoarse ! The Guise is slain, and I rejoice therefore :</i> <i>And now will I to arms. Come Epernoun, And let her grieve her heart out, if she will.</i></p>

Dans les deux textes, la réflexion sur le pouvoir absolu en tant qu'exigence première de la royauté est centrale. Cette exigence peut impliquer l'assassinat de ceux qui portent atteinte à ce pouvoir (« si tu avois un cœur d'acier et sanguinaire, / tu regnerois tout seul » / « *and here in presence of you all I swear, / I ne'er was king of France until this hour* [ici, devant vous tous, je le jure : jamais j'ai été roi de France jusqu'à ce moment] », « I slew the Guise, because I would be king [j'ai tué les Guise parce que je voulais être roi] »). Il y a tout de même une différence entre les deux textes, car Matthieu, qui théâtralise les pamphlets anti-Valois, bien qu'il souligne la nécessité politique du meurtre, met en évidence la cruauté de cette action, tandis que Marlowe, considérant l'exécution des Guise comme un remède aux interventions anti-anglaises favorisées par les princes ligueurs – la formation d'*english priests* à Douai et à Reims, l'appui de l'Invincible Armada espagnole, les injures au frère du roi, la contrainte à dépenser le trésor royal pour la défense du pape et pour la guerre civile, la menace d'enfermer Henri III dans un couvent, si non de le tuer – tâche de rendre acceptable aux Anglais cette opération politique. Enfin, la référence aux mignons revêt une force de propagande négative dans la pièce favorable aux ligueurs (« Un Roy qui veut regner sans avoir compagnons, / doit abbaïsser les grands, et choisir des Mignons »), tandis que Marlowe se borne à mettre en jeu brièvement d'Épernon, l'archi-mignon, sans insister sur le thème des favoris. Si l'on veut, les dernières répliques du *Massacre* évoquent les liens d'affection d'Henri III avec d'Épernon par l'expression courante *sweet Epernoun* et surtout par la représentation de la douleur du favori au moment de la mort du roi :

*KING HENRY.*

*Oh no, Navarre ! thou must be king of France !*

*KING OF NAVARRE.*

*Long may you live, and still be king of France !*

*EPERNOUN.*

*Or else, die Epernoun !*

*KING HENRY.*

*Sweet Epernoun, thy king must die. – My lords,*

*Fight in the quarrel of this valiant prince,*

*For he is your lawful king, and my next heir ;*

*Valois's line ends in my tragedy.*

[...]

*Ah, Epernoun, is this thy love to me ?*

*Henry, thy king, wipes off these childish tears,*

*And bids thee whet thy sword on Sixtus' bones,*

*That it may keenly slice the Catholics.*

(*The Massacre at Paris*, 1238-1244 et 1248-1251)

Par ailleurs, cette représentation, bien qu'elle exprime l'attitude de douleur par des tons émotionnels (« *Henry, thy king, wipes off these childish tears* [Henry,

ton roi, va essayer ces larmes enfantines] », peut bien s'inspirer des gravures des pamphlets ligueurs où le désespoir d'Épernon est mis en image : le favori pleure, s'arrache les cheveux, on le retient pour qu'il ne se livre pas à des débordements. Il s'agit d'un témoignage ultérieur de la diffusion de l'imaginaire concernant l'histoire du dernier Valois. En tout cas, le personnage d'Henri III – de même que la chronique des guerres de religion françaises – acquiert un relief international : ce qui explique que l'on puisse trouver ici le point focal d'une vaste production littéraire, concernant en particulier le genre de la tragédie inspirée de l'actualité ou, au moins, de l'histoire moderne.

Michele MASTROIANNI  
Università del Piemonte Orientale